

25 août 2018

Cathédrale de Blois

HOMÉLIE DE LA FÊTE DE SAINT LOUIS

1 Rois 3, 11-14

Psaume 111

[*Éphésiens 5, 21-32, du 21^e dimanche T.O.*]

Matthieu 5, 38-48

Le texte de la prière de Salomon que nous avons entendu en première lecture est un éloge du « discernement », ce que la Bible appelle la Sagesse. Il ne s'agit pas d'une sagesse théorique, spéculative, mais bien d'une sagesse pratique, celle dont nous avons besoin pour conduire notre vie. Le roi Salomon, même si la suite de son règne dément en grande partie ses débuts, reste pour l'histoire biblique (et pour l'histoire humaine) celui qui a aimé et demandé cette sagesse : à ce titre, il est un modèle pour ceux qui exercent une autorité, quelle qu'elle soit pourvu qu'elle soit légitime.

Ce qui est étonnant dans ce texte, c'est que pour savoir demander la sagesse, Salomon a déjà besoin de beaucoup de sagesse. C'est donc un sage qui demande à Dieu ce qu'il a déjà – car autrement, il demanderait ce que tout homme désire spontanément : la gloire, la richesse et la ruine de ses ennemis. Salomon demande ce qu'il a déjà, et il reçoit ce qu'il a demandé, avec en plus ce qu'il n'a pas demandé : une richesse et une gloire comme personne n'en a jamais eu parmi les rois. Dieu a l'air de considérer que puisqu'il est sage, Salomon saura faire un usage sage de ces cadeaux qu'il n'a pas demandés : il peut donc les lui donner sans risque. Ni la richesse, ni la gloire ne sont mauvaises en elles-mêmes : ce qui est mauvais, c'est l'usage pervers que peut en faire un cœur dépourvu de sagesse. Pour un cœur sage, au contraire, rien de ce qui n'est pas moralement condamnable (on peut remarquer que Dieu n'accorde pas à Salomon la mort de ses ennemis !), rien de ce qui n'est pas moralement condamnable ne peut être source de perversion : « tout est pur pour les purs » dira l'épître à Tite (1, 15). Ou encore, dans la première aux Corinthiens : « tout est à vous, mais vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu » (3, 23).

Être ami de Dieu, c'est savoir que tout nous appartient, que nous sommes riches d'un fabuleux héritage, mais que nous ne le possédons que dans la mesure où nous appartenons à Celui qui nous le donne. La liberté chrétienne est une liberté de princes parce que c'est une liberté de fils. La seule chose qui nous est demandée, c'est de savoir ne pas nous comporter comme si nous étions la source de ce que nous avons, mais au contraire de l'accueillir dans l'action de grâces – et par le fait même, d'être prêts à le partager.

On objectera peut-être que Dieu a fait une erreur de calcul en pensant que Salomon, puisqu'il était sage, saurait faire bon usage de ses bienfaits : la suite de la vie du jeune roi a montré qu'il n'en était pas ainsi. Mais s'agit-il vraiment d'une erreur de calcul de

Dieu ? Ne s'agit-il pas plutôt du risque qu'il prend à partir du moment où il décide de créer des libertés et de les appeler librement à marcher vers lui ? Dieu a décidé une fois pour toutes de nous dire ce qui est bon pour nous, mais de nous laisser libres de continuer ou non à le choisir. Cela signifie que la sagesse n'est jamais acquise une fois pour toutes. On ne peut pas la stocker dans un grenier de manière à ne plus en manquer jusqu'à la fin de ses jours : on ne peut que la demander humblement, jour après jour, et l'accueillir dans des mains vides – et le premier lieu de cet accueil est la prière.

Il en découle quelque chose de très important pour l'éducation à la sagesse. Non seulement elle doit en susciter le désir, mais elle doit aussi en faire saisir la fragilité. « Ne sois point sage à tes propres yeux » dit le livre des Proverbes (3, 7) ; « Malheur à ceux qui sont sages à leurs yeux et qui se croient intelligents ! » renchérit le prophète Isaïe (5, 21). Je ne suis sage qu'aussi longtemps que je connais la précarité de ma sagesse, et que je continue à la demander : « prière » et « précarité » ont d'ailleurs la même racine en latin. Le seul défaut de la prière de Salomon, c'est peut-être d'avoir pensé qu'elle était faite une fois pour toutes.

Telle n'a pas été l'attitude de saint Louis dans sa vie d'homme et son métier de roi. Il n'a cessé de se présenter à Dieu comme un mendiant de sa grâce, et c'est cette même attitude qu'il a inculquée à ses enfants.

Quand on lit les *Enseignements* de Saint Louis à ses enfants, tels qu'ils nous sont parvenus, on constate que tout est marqué au coin de la gratuité. À son fils Philippe, qui doit monter après lui sur le trône, il ne laisse pas un traité pour réussir en politique. Il lui écrit ceci : « Cher fils, je t'enseigne premièrement que tu aimes Dieu de tout ton cœur et de tout ton pouvoir, car sans cela personne ne peut rien valoir. » Un peu plus loin, il poursuit : « Si Notre Seigneur t'envoie prospérité, santé du corps ou autre chose, tu dois l'en remercier humblement, et puis prendre garde qu'à cause de cela il ne t'arrive pas de malheur causé par orgueil ou par une autre faute. » Et encore : « Cher fils, s'il advient que tu deviennes roi, prends soin d'avoir les qualités qui appartiennent aux rois, c'est-à-dire que tu sois si juste que, quoi qu'il arrive, tu ne t'écarter de la justice. » Ce qu'il écrit à sa fille Isabelle est dans la même veine.

Sur le timbre qui sert d'illustration à la feuille liturgique de cette fête, nous trouvons deux inscriptions que l'on pourrait trouver contradictoires : « République française » et « Saint Louis ». Loin d'être contradictoires, ces deux inscriptions juxtaposées expriment tout le génie de notre pays, qui a su faire évoluer son système de gouvernement vers l'État de droit et la démocratie sans renoncer à s'approprier l'ensemble de son histoire. L'école de Jules Ferry était attentive à faire connaître et admirer aux enfants ces « rois qui ont fait la France » en même temps qu'elle leur apprenait à aimer et à cultiver la liberté, l'égalité et la fraternité. Ainsi ces valeurs républicaines ont-elles pu prendre racine sur le terreau du don de Dieu, et tenir ainsi jusqu'à nos jours. Puisse l'intercession de saint Louis nous obtenir que ce terreau ne disparaisse pas de nos mémoires et continuer à féconder notre agir.

À première vue, il fait partie de ces privilégiés qui ont reçu dans leur berceau assez d'éducation pour savoir ce qui est désirable et pour chercher à l'acquérir. C'est un serpent qui se mord la queue : « à celui qui a, dit l'évangile, on donnera, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, on enlèvera même ce qu'il a » (*Mt* 13, 12). C'est un cercle dans lequel ne peut entrer que celui qui s'y trouve déjà, et dont celui qui est en-dehors demeure exclu. Le problème posé ici est très concret, et il constitue un des grands dilemmes sur lequel se penchent les théoriciens de l'éducation : comment faire entrer dans le cercle des élus de la sagesse ceux qui n'y sont pas au départ ? comment instaurer l'égalité, alors que toute vie humaine débute sous le signe de l'inégalité ? comment aplanir les différences, de telle sorte que tous désirent d'emblée le meilleur, et mettent tous leurs efforts à l'acquérir ?

Le malheur du monde, et aussi de l'éducation, vient de ce qu'on veut apporter à ces questions des réponses quantifiables. On fait des statistiques savantes sur la représentation des différents milieux sociaux dans les études supérieures ; on met en chiffres l'égalité des chances et les investissements à réaliser pour l'obtenir. Bref, on cherche à être efficace en transposant dans le quantitatif ce qui relève du qualitatif. Le texte que nous avons entendu tourne le dos résolument à l'efficacité : « tu ne m'as demandé ni de longs jours, ni la richesse, ni la mort de tes ennemis ». Ce que Salomon a demandé n'est pas quantifiable : c'est « un cœur qui écoute », et comment l'ouverture du cœur serait-elle quantifiable ?

Ce qui me frappe lorsque j'ai l'occasion de prendre la parole devant des élèves de Terminale, c'est leur absence à peu près totale d'intérêt pour ce qui n'est pas *utile*. Or quand je viens les rencontrer, c'est toujours pour leur parler de choses totalement inutiles. Le Père Paul Henry, célèbre professeur à l'Institut catholique de Paris il y a un demi siècle, commençait son cours sur la Trinité par les mots suivants : « À quoi sert la Trinité ? la meilleure réponse est de dire qu'elle ne sert à rien. » Il y a là, certes, une boutade, mais une boutade salutaire : la pire tentation de l'homme n'est-elle pas d'instrumentaliser Dieu, en le mettant au service de ses caprices et de sa volonté de puissance ? Or, tout ce qui vient de Dieu est sous le signe de la gratuité.